

CULTURE • CINÉMA

Fernando Leon de Aranoa, maître du cinéma social, à l'honneur au festival Cinemed, à Montpellier

Le réalisateur espagnol est l'invité, du 23 au 25 octobre, de la manifestation consacrée au cinéma méditerranéen. Rencontre chez lui, à Madrid.

Par Laurent Carpentier (Madrid)
Publié aujourd'hui à 06h30 -  Lecture 5 min

Offrir l'article Lire plus tard

Article réservé aux abonnés



Fernando León de Aranoa, à Madrid, en mai 2025. JUAN CARLOS HIDALGO/EFE/MAXPPP

Sur le bureau, les livres s'entassent en hautes piles. *Nus Les et les Morts* (1948), de Norman Mailer – dans sa traduction espagnole, *Le Bref Été de l'anarchie*, de Hans Magnus Enzensberger, sur la vie et la mort de Durruti. *Working Days*, le journal que Steinbeck tenait durant l'été 1938 alors qu'il écrivait *Les Raisins de la colère*... Le réalisateur Fernando Leon de Aranoa – qui sera, du jeudi 23 au samedi 25 octobre, à Montpellier, l'invité du festival Cinemed (avec projections et rencontres) – nous regarde feuilleter : « *Quand on me demande quels sont mes inspirations au cinéma, je donne des noms, mais en réalité ce sont des noms d'écrivains qui me viennent.* »

Lire le portrait (en 2003) | [Fernando Leon de Aranoa, un cinéaste social et populaire](#)

Au quatrième et dernier étage d'un immeuble du quartier de Lavalpiès, cœur bruyant de la gauche madrilène, où aux fenêtres flottent des drapeaux palestiniens et où les murs affichent des tags contestataires, son bureau a le calme des bibliothèques. « Je n'avais pas prévu de devenir réalisateur. Au départ, je dessinais, raconte-t-il en montrant le store-board qu'il a dessiné pour Princesse (2006). A l'université, un peu par hasard, je me suis retrouvé dans un cursus jour-neut où se mêlèrent journalisme, journalisme, journalisme, publicité... Je ne savais pas où j'allais. Jusqu'à ce que je m'inscrive à un atelier de scénario. Ce fut immédiat. J'ai su ce que je voulais faire. »

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

Après avoir travaillé quelque temps dans une agence de publicité, puis écrit des scénarios pour la télévision, il finit par réaliser un court-métrage. Elias Querejeta (1934-2013), légendaire producteur espagnol (*Cria cuervos*, de Carlos Saura, 1976), y voit une promesse, demande un script, et – après une soirée copieusement arrosée – décide de le produire. Le film s'appelle *Familia*. Nous sommes en 1996. Et c'est un succès.

Le premier pour le réalisateur d'une longue liste de Goyas (l'équivalent de nos Césars). Car le grand gaillard, tout de gris vêtu, cheveu, moustache et barbichette intello, éternel annuaire de pirate à l'oreille, est le plus primé des réalisateurs espagnols. *Barrio* (1999) : trois Goyas. *Les Lundis au soleil* (2003) : cinq Goyas. *Invisibles* (2007), le Goya du documentaire, et *A Perfect Day* (2016) – présente à Cannes, à la Quinzaine des réalisateurs, en 2015 –, le Goya de la meilleure adaptation. Enfin en 2022, pour *Un bon patron*, trois Goyas et 4,5 millions d'entrées en Espagne.

Une « envie de comprendre le monde »

Si les films de Fernando Leon de Aranoa ont du mal à franchir les Pyrénées, le réalisateur apparaît rapidement comme le chef de file d'un cinéma social associant engagement et comédie populaire. « Lorsque vous êtes un *«storyteller»*, vous saisissez rapidement qu'une partie de votre travail consiste à avoir un regard sur le monde, confie-t-il. Mais là-dessus, c'est que je m'intéresse plus à la vie qu'au cinéma. J'écris pour comprendre. Je vais passer parfois trois ans, en amont d'un film à faire des recherches, à lire, à me renseigner, parfois à mettre le projet de côté, pour y revenir plus tard. Je ne suis pas un rapide. Mais j'aime ce temps-là, presque plus encore que de faire des films ».

Film fondateur de ce cinéma social, *Les Lunds* au soleil racontent l'histoire de trois salariés des chantiers navals qui sont licenciés. Le film suit leur cheminement, les solidarités qui se créent, les ruptures... *« Pour le préparer, j'ai passé beaucoup de temps avec les gars sur le chantier naval à Gijón. On est devenu amis, et avec certains on est toujours. À l'époque, au début, je pensais que le sujet, c'était le chômage, mais au bout du compte j'ai compris que c'était l'identité : comment on se transforme quand on change de statut, quand on est licencié et qu'on cherche du boulot, ce qu'on est et ce qu'on devient. Ce sont les personnages qui m'intéressent, pas les paysages ou les atmosphères. »*

Une mère basque (le « Arana » de son patronyme) ; un père castillan (Leon) – *« un pays de gens rudes »*, glisse-t-il en hochant la tête d'un air entendu. Il a 12 ans lorsque son ingénieur de père, devenu fonctionnaire, est envoyé en Amérique centrale pour faire de la formation. Au Nicaragua, la révolution sandiniste vient de bouleverser le paysage. Au Guatemala, des paysans sans terres qui occupaient l'ambassade d'Espagne sont délogés par la police – *« un massacre, j'étais très jeune, et on n'est restés là-bas qu'un peu plus d'un an, mais c'est à ce moment-là, je crois, que germe en moi une forme de conscience. On pousse exactement, cette envie de comprendre le monde qui, encore aujourd'hui – et j'en suis heureux –, me pousse à écrire et à tourner des films »*.

Le réalisateur restera profondément attaché à cette Amérique latine où il ne cessera de retourner, comme à l'école de cinéma de San Antonio de los Baños, à Cuba, où il retrouve **Gabriel García Márquez** (1927-2014), son cofondateur, qui y tient des ateliers où se pressent des réalisateurs de tout le sous-continent. C'est à Cuba aussi qu'il croise le cinéaste qui, dès le début, l'a influencé « dans [sa] façon de mettre de la lumière sur la tragédie » : **Ettore Scola** (1931-2016). Sur l'étagère, la célèbre photo du Che en guérrillero héroïque – dédiée par son auteur, Alberto Korda (1928-2001) – semble nous faire un clin d'œil.

« Je doute de tout »

Entre *Les Lundis au soleil* et *Un bon patron*, vingt ans se sont écoulés. Javier Bardem était le héros syndicaliste du premier, il est le patron du second. Deux versants d'une même pièce. On fait remarquer au réalisateur qu'entre les deux films la classe ouvrière n'a pas obtenu un aller simple pour le paradis. Il sourit. « Dans *Don Quichotte*, mon moment préféré est celui où il en arrive à se demander s'il ne s'est pas trompé, répond-il. Je doute de tout, toujours, à commencer par moi-même. » Ce pourrait être une formule toute faite, une posture, mais l'homme a cette austérité des gens sincères.

Participation aux manifestations contre le chômage, documentaires sur le mouvement zapatiste au Mexique, sur Podemos en Espagne, prise de position publique sur Gaza, et le scénario, tout juste terminé, d'une série sur les migrants. Engagé, il le sèvit. « *Je suis un optimiste. Je veux l'être, plaide-t-il. Les gens ont besoin de rester contre l'injustice. Ce qui me rend fou, c'est notre impuissance face à ce qui se passe, laisser les gens se faire massacrer sans rien y pouvoir.* » Comme un écho ravivant la mémoire des cicatrices encore ouvertes de la guerre d'Espagne.

Au retour de Montpellier, Fernando Leon de Aranao a prévu de s'arrêter à Collioure (Pyénées-Orientales), sur la tombe d'Antonio Machado (1875-1939).
« Hay en misa varias gotas de sangre jacobin/pero mi verso brota de manantial sereno » (« Il y a dans mes veines des gouttes de sang jacobin, mais mes vers jaillissent d'une source sereine », énonce-t-il délicatement : *Retrato* (« le portrait ») est l'un des plus célèbres textes de Machado. Mort ici en exil, en 1939, le poète avait longtemps enseigné à Soria, le pays du père de Fernando. La dernière strophe dit : *« Et quand viendra le jour de l'ultime voyage, quand le navire qui jamais ne s'en retourne sera sur le point de partir, vous me trouverez à bord, léger de tout bagage, presque nu, comme les fils de la mer. »*

La mélancolie l'a pris au dépourvu alors qu'il récitait. Il refoula les larmes. « Mon père a fait exactement ça. A la fin, il s'était débarrassé de tout ; les murs de sa maison étaient nus. Il aimait être seul. A part ma sœur et moi, il avait fait le vide autour de lui. » Il s'excuse. « Normalement, je suis pudique, je parle peu de moi-même, je mets des filtres. Quand on est auteur, on doit pouvoir parler de soi à travers d'autres, non ? Le défi, c'est d'approprier une expérience qui n'est pas la sienne, et de l'intérioriser de façon à en devenir le passeur. Comme Steinbeck. Si tu écoutes, tu es un simple visiteur. Si tu y arrives, alors tu touches le public dans quelque chose d'universel. »

5 Festival Cinemed, 47^e édition, Montpellier, jusqu'au 25 octobre.

Laurent Carpentier (Madrid)

[Voir les commentaires](#)

Réutiliser ce contenu